

Christian Soleil

Partir

Une enfance stéphanoise



Christian Soleil

Partir - une enfance
stéphanoise

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4670-1

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

« L'ambition est le dernier refuge de l'échec. »

Oscar Wilde.

Je suis né dans une ville en souffrance. Saint-Etienne porte en elle le poids du labeur extrême : celui du mineur de fond qui vend sa vie à la journée, comptant à chaque remontée le temps qui lui reste à exister sous cette terre ; celui du forgeron qui brûle heure après heure d'un feu sur lequel il penche son visage, et dont le regard reflète les flammes de l'enfer ; celui du tisserand assourdi par le choc apocalyptique des navettes sur le cadre des métiers à tisser Jacquard, enfonçant dans sa tête des vrilles de folie. A Saint-Etienne, on a longtemps voulu croire que le travail libérait : il faut bien vivre d'illusions. Mais si l'on prenait soin, jadis, des esclaves chers payés, il n'est plus besoin, dans un monde libéralisé, de se préoccuper du sort de marionnettes interchangeables en vertu de l'adaptation à des normes « qualité » mal comprises qui aplanissent compétences, sensibilité¹ et humanité ».

Le mineur aspire à l'air libre – qui aujourd'hui ne l'est plus guère –, le forgeron à la fraîcheur – mais le monde se réchauffe –, le tisserand au silence – mais la mode est au « buzz ». Quand vient l'heure de la

¹ Au sens français comme au sens anglais où « sensible » signifie intelligence.

délivrance, c'est le drame : ce travail qui faisait souffrir n'était pas une vie, à peine une survie. Une condition moins destinée au bien-être de quelques-uns, cigare en bouche, trop conscients du scandale d'une richesse imméritée pour investir sur place, feignant la modestie au plan local pour bâtir leurs châteaux au loin, donnant l'exemple de la messe dominicale qui exempte d'un comportement chrétien ou simplement humain pour accoutumer le petit peuple docile à l'héroïne spirituelle. Quand tout s'effondre parce qu'ils ont vendu la corde pour se faire pendre, il ne reste que brisure, déchirure, blessure béante. Car on s'était pris à aimer ce qui faisait mal, comme les victimes finissent par aimer leurs bourreaux, comme l'otage voudrait protéger son tortionnaire, comme Guy Bedos aimait sa mère qui pourtant le frappait, comme les peuples adoptent avec empressement la culture de ceux qui les écrasent. C'est une sorte de syndrome de Stockholm qui rend nostalgique à l'ouvrier la vision de son usine désaffectée, des cheminées tendues vers un ciel improbable et vide, des champs de ruines qui témoignent d'une ancienne prospérité dont il oublie qu'il ne profita jamais.

Certains voulurent soigner les blessures de la ville. Farder une vieille coquette peut sans doute lui donner du baume au cœur et « faire sa journée² », comme disent les Anglais. Mais les ravalements de façades ne guérissent ni les douleurs du corps ni les souffrances de l'âme. De nouvelles blessures apparurent, de belles et grandes blessures, des blessures esthétiques,

² « To make one's day », mot à mot « faire sa journée », signifie offrir un moment de bonheur et de plénitude.

« structurantes » comme disent les urbanistes, des prothèses, des lieux et des espaces qui ne ressemblaient à rien de ce qu'on connaissait ici, objets tombés du ciel et plantés dans la ville sans réel respect pour leur environnement : parking des Ursules qui rompt les perspectives, Musée d'Art Moderne qui tourne le dos à la cité et regarde les plaines marécageuses, Zénith flamboyant et égocentrique qui éteint le paysage urbain comme Marlène Dietrich dans un dîner hollywoodien éteignait les starlettes, Cité du Design où les prouesses architecturales se combattent entre elles. A Saint-Etienne, après les avoir exploités, on a oublié les hommes.

On croyait au lendemain d'Hiroshima que rien ne pousserait avant des décennies à des kilomètres à la ronde. Au printemps 1946, les premières fleurs apparurent pourtant. Sans doute s'étonnèrent-elles elles-mêmes. Il y a toujours « déraison d'espérer » mais c'est le propre de l'homme de croire en son avenir au lieu de vivre dans le présent. Certains voulurent relancer la ville par la culture, d'autres concentrent leurs efforts sur l'université ou l'économie. Tous sont heureusement sincères. Le monde a commencé sans l'homme et se terminera sans lui. Le constat n'est ni heureux ni malheureux. Il rend humble, et l'humilité est peut-être une des qualités premières à souffler sur les femmes et les hommes de cette ville, si prompts à sombrer dans la funeste modestie.

Je suis né d'une famille qui n'avait guère l'esprit de famille. Bien lui en a pris. Cette absence rend libre, et c'est une chance énorme. Je ne fais pas remonter très loin mon arbre généalogique. J'avais plus d'ascendants sous Louis XIV qu'il n'y avait de

Français. Je descends donc, comme tout le monde, de l'humanité. Et j'ai compris très tôt, au catéchisme, que l'humanité était née d'un inceste, puisque la douce Eve ne fut pas fécondée par l'ange Gabriel, que je sache : il fallut bien qu'elle couchât avec ses fils pour prolonger la lignée.

Du côté maternel, une partie de mes racines remontent vers l'Alsace, sans doute l'Allemagne. La mère de la mère de ma mère portait le nom de Jeanne Scherrer, que j'ai parfois songé à prendre comme pseudonyme parce que je me reconnais dans le peu que je sais de ces gens : exigeants, rigoureux, d'une chaleur profonde qui ne se montre jamais dans l'emphase, aux émotions retenues parce qu'elles sont trop fortes et trop nombreuses : ça se bouscule au portillon. Si on ne canalise pas, on meurt. Le courage, c'est toujours de survivre. Les hommes se battent, partent à la guerre, ne reviennent pas. Les femmes se débrouillent seules, assument toutes les difficultés. Un esprit de sacrifice. On retrouve sans doute tout cela dans mon prénom, à la mode l'année de ma naissance, mais dont je ne suis pas certain que mes parents perçurent toute la force symbolique. C'était le prénom des rois de Suède, ce qui enrachine toujours mes origines dans le Nord. J'ai peu vu mon arrière-grand-mère. J'étais petit. Elle me paraissait grande, massive, compacte. Elle semblait d'un autre siècle. Une figure de déesse-mère. Presque déjà dans l'au-delà : un monde de divinités protectrices et bienveillantes. Mais je craignais un peu sa présence. Elle habitait chez sa fille, la tante de ma mère, rue Rémy Dautre, non loin du quartier de la prison, belle architecture militaire qui laissa plus tard place au centre commercial de Centre-Deux. L'immeuble était

cosu, l'appartement sombre, haut de plafond, le salon planté d'une cheminée, on me laissait égrener quelques notes sur un piano. C'était pour ma mère sa famille, la seule sans doute. Mais c'était compliqué, comme dans toutes les familles. Il y avait des lourdeurs, des incompréhensions, des vieilles blessures, des silences et beaucoup d'ombres partout dans les recoins de l'appartement. Je m'y sentais un peu enfermé. Je préférais la cour et le jardin, un coin de soleil, un carré d'herbe et je crois quelques fleurs. L'appel de la liberté. Pour ma mère, c'était l'heure de la nostalgie, bien sûr. Un retour à l'enfance pas tout à fait, pas complètement vécue. J'avais deux ou trois ans. Je la voyais comme une adulte. Elle avait, je le comprends maintenant, à peine plus de vingt ans.

Sa mère, ma grand-mère, était morte en 1959, la même année que Billie Holiday, que je ne me lasserai jamais d'écouter. Elle n'était pas noire, mais son histoire aurait pu faire une chanson pour la voix des cabarets new-yorkais : partie à 34 ans, elle n'aura pas vraiment croisé le bonheur, mais elle aura donné de l'amour. Beaucoup de pathos. C'est dommage : nous nous serons presque croisés. Celle qui sort se retourne à peine à la porte pour regarder entrer celui qui entre. Les gens que l'on n'a pas connus peuvent-ils nous manquer ? En théorie, je serais tenté de répondre par la négative. Mais une vraie grand-mère, surtout une grand-mère de trente-six ans, c'était fichtrement tentant. Ma mère était très jeune, ce dont j'étais très fier. Nous allions pouvoir grandir ensemble. Ce qu'elle n'avait sans doute pas eu le temps de faire, trahie par les circonstances de la vie. Souffrir, ce n'est pas forcément grandir, n'en déplaie aux gardiens de cierges.

Ma mère me parlait beaucoup de sa mère dans le silence des jeudis après-midis, entre promenade au jardin de Villebœuf – Dieu qu’il était immense quand j’étais petit, et qu’il est devenu minuscule à présent !, émissions de télé – c’est là que j’ai découvert le monde réel : celui de *La Belle et la Bête* et plus tard des films d’Alfred Hitchcock de la période londonienne. Cette grand-mère inconnue, sur la tombe de qui nous allions parfois nous recueillir, fut ma première morte : une morte très présente.

Ma mère en parlait comme d’une vivante plus vivante que les vivants. Elle m’aurait aimé, elle m’aurait couvert de cadeaux – ça, c’était sympa ! –, j’aurais été une sorte de petit dieu sur terre. Tout cet amour de la terre était si pieds sous terre et c’était bien dommage. J’avais une seule grand-mère aimante, et elle s’était barrée. Mais je pouvais commencer de commercer avec les morts et de me persuader que l’au-delà était plus sympa que l’en-deçà. Si je regardais du côté de mes grands-parents paternels, cela paraissait flagrant. Il ne me restait plus qu’à attendre mon heure de félicité. Mais devenir grand, c’était long, et ça ne paraissait pas facile.

Mon grand-père maternel lui même n’avait pas l’air d’avoir beaucoup grandi. Je me suis immédiatement senti plus adulte que lui, et c’était franchement sympa. Enfance très dure du côté de Saint-Bonnet-le-Château. Pas vraiment un rebelle mais un sacrée farceur. Il entretenait avec un art de raconter des histoires digne d’un troubadour. Sans véritable forfanterie. Disons qu’il avait le talent d’embellir la vie. J’ai tout de suite compris que le monde était sombre et qu’il fallait le colorer soi-même. Après tout, si nous voyons le ciel bleu, c’est

un pur effet d'optique : l'univers est un chaos aussi ténébreux que le fond de la mer qui se pare en été, du côté de Nice, de chatoiements couleur de méthylène.

Maurice Brouillat, c'était une sorte de Françoise Sagan. Comme elle, il était sans doute fondamentalement désespéré. Comme elle, il aimait les voitures, la vitesse, le whisky, la fête et les femmes. C'était un héros : dans la crypte de la collégiale de Saint-Bonnet-le-Château, tout enfant, là où les momies n'en finissent plus de tomber en poussière dans un sol à forte teneur en arsenic, n'avait-il pas introduit une souris morte qui repose dans ce haut lieu du tourisme local pour les siècles des siècles, amen ? Je le voyais peu : il habitait Lyon. Lui rendre visite, c'était comme un voyage. Une fuite hors de la géographie stéphanoise, son sol creusé de galeries obscures, ses collines bouchant tout horizon, sa médiocrité satisfaite et modeste.

Mon grand-père n'en était pas un. C'était une sorte de grand copain qu'il fallait contenir un peu. Un paradoxe ambulant. Il ne croyait pas en Dieu mais il adorait discuter avec les prêtres et se posait toujours un tas de questions sur tout. Il avait l'esprit scientifique, ouvert sur le monde, une soif de connaissances qui résultait sans doute des frustrations de l'enfance. Il me parlait de médecine, du mouvement des marées, de sa femme à qui il en voulait sans doute de s'être rendue nécessaire et de le priver – bien peu – d'une parcelle de son indéfectible liberté, de sa maîtresse du moment – j'emploie le singulier mais il avait trop peur du bonheur pour conserver la même au-delà de quelques mois –, de ses doutes, de ses hésitations, de ses choix, de ses erreurs. Il était libre comme l'air et prisonnier de lui-même,

dépourvu d'ambition matérielle mais propriétaire de Lyon, du Rhône, de ses ponts, de ses quais, des platanes verdoyants au printemps et des sanglots longs de l'automne dans le silence des feuilles mortes. Il était généreux et me couvrait de cadeaux, d'attentions, de compliments, brusquement de baisers dont je ne savais trop que faire tant ce don était d'une violence inouïe, écrasante, pulsionnelle. Il était égoïste, me prenait la main et marchait à grandes enjambées sans penser que je devais faire trois pas quand il en faisait un.

Je n'ai jamais été très dessert. Mais si nous passions devant une pâtisserie, il s'arrêtait, regardait à peine la vitrine, entrait, souriait à la pâtissière déjà charmée, sortait une liasse de billets, dévalisait tout. Fallait suivre. Je ne pouvais pas refuser. Ces gâteaux qu'il m'achetait, c'était sûrement ceux qu'il n'avait jamais eus quand il était enfant. Peut-être aussi profitais-je ainsi de ce qu'il avait mal su donner à sa fille. Je le sentais confusément. Je ne lui disais jamais non. On ne dit pas non à un enfant blessé. Il ne m'a jamais fait peur, il ne m'a jamais impressionné. Il m'a toujours fait rire. Je l'ai toujours imaginé profondément triste. Si j'avais mis le feu chez lui, il l'aurait emporté en souvenir et m'aurait félicité. Rien n'avait d'importance pour lui. Parfois, j'imaginais que moi non plus. Si j'étais là, il devenait une mère pour moi et ne me lâchait pas du regard. Si j'étais loin, il n'y pensait plus, c'était trop compliqué. Ou alors il avait trop de remords. Il se sentait si coupable de tout. Mais ce coupable-là, comme souvent, était une victime de la vie. Seulement, il ne faisait jamais rien peser. C'était un grand-père qui ne donnait jamais de leçons, qui permettait tout, qui comprenait

tout, qui avait tout vécu. Un poète qui n'écrivait pas de poésie, un philosophe qui n'avait peut-être pas su mener sa vie mais savait voir la trace de l'oiseau dans le ciel, l'amour du monde dans le regard de son petit chien Johnny, la beauté d'un reflet argenté à la surface du Rhône. Il détestait l'hypocrisie, la médiocrité, l'esprit bourgeois et conventionnel.

Il n'a jamais fantasmé sur mon avenir. Il ne m'a jamais engagé dans telle ou telle direction. Il ne m'a jamais conseillé quoi que ce soit. Il avait juste confiance en moi, quand j'étais tout petit déjà. Sans doute plus qu'en lui même. Confiance en mes choix. Confiance en mon avenir. Confiance dans qui j'étais, dans qui j'allais devenir. Une confiance absolue. Avec lui, je me sentais libre, beau, fort. Il me parlait, dès que nous étions seuls, comme si je devais être son confident. Comme s'il voulait, sans y toucher, sans le savoir lui-même, réussir enfin quelque chose dans cette vie qu'il pensait ratée. Réussir une relation, transmettre, faire passer, garder un lien avec ce monde.

C'est lui qui a décidé de qui je suis. Il ne m'a pas enseigné d'idées, de morale, de jugements, de valeurs. Il ne m'a pas donné de cadre, il aurait été bien en peine de le faire. Il ne m'a pas imposé de discours sur les difficultés de sa jeunesse, sur la guerre, sur la vie. Il m'a juste parlé comme si j'étais plus adulte que lui. Il m'a demandé ce que je pensais de ceci et de cela. Il m'a interrogé comme si j'étais un oracle. Il m'a donné la parole quand je ne savais pas encore la prendre. Il est celui qui m'a encouragé à écrire. Je n'écris jamais en pensant à des lecteurs. Mais il est toujours présent derrière mon dos quand je